

tures havanaises attiraient le regard par le luxe inouï de leurs ornements. Le marchepied était le plus souvent en argent, en vermeil ou même en or, ainsi que les ressorts de la capote. Les roues étaient ferrées en argent. Des incrustations des plus précieux métaux couraient sur les brancards, sur la caisse, sur les jantes et les moyeux des roues. Quant aux harnais du cheval, ils disparaissaient littéralement sous des ornements d'argent massif.

Telle était la *volante* attelée par les ordres de don José pour reconduire Tancredi au logis d'Eloi Sandric.

Au moment où l'armateur et l'officier de marine arrivèrent auprès de l'équipage, qui stationnait à l'entrée de l'avenue dont nous avons déjà parlé, le *calesero* ou postillon se trouvait déjà en selle, car les *volantes* n'ayant pas de siège, ne peuvent être conduites que par un homme à cheval, comme les voitures européennes attelées et en *demi-Daumont*.

Ce postillon était un jeune nègre, vêtu avec une originalité pleine de richesse.

Sa veste ronde d'une belle couleur écarlate et galonnée sur toutes les coutures, descendait jusqu'aux reins et s'ouvrait par devant sur une chemise parfaitement blanche.

Une culotte blanche descendait jusqu'au genou, laissant le reste de la jambe nue. Les pieds étaient chaussés de souliers sans talons, armés de courts éperons d'argent.

La coiffure du postillon consistait en une sorte de casquette de cuir noir entourée d'un très large galon d'or. Il tenait à la main droite un petit fouet au manche d'argent ciselé.

Le chevalier Tancredi s'élança dans la voiture.

« A propos, lui demanda don José, vous connaissez parfaitement, n'est-ce pas, le chemin qu'il faut suivre pour aller à la maison d'Eloi Sandric ?

— Sans doute, mais pourquoi cette question ?

— Parce que vous serez obligé de conduire votre conducteur... Il est d'usage à la Havane, que les *caleseros* aillent tout droit devant eux, sans s'arrêter jamais, quand ils ne reçoivent pas d'ordres contraires.

— Ah ! diable ! Comment donc faire ?

— Rien de plus simple. Quand il faudra tourner à droite, vous crierez : *A la derecha* ! quand il faudra tourner à gauche, vous direz : *A la izquierda* ! Enfin, quand il vous conviendra que la *volante* s'arrête, le mot : *Arrima* ! sera suffisant. Si, au contraire, vous désirez vous remettre en route, le mot : *Segua* ! vaudra mieux qu'un coup d'épée.

— A merveille ! répondit Tancredi qui, pour expérimenter sa science de fraîche date, dit incontinent : *Segua* !

Aussitôt les talons du *calesero* s'approchèrent des flancs du cheval qui partit au grand trot.

Arrivé à la grille dont on venait d'ouvrir les deux battants pour la sortie de l'équipage, Tancredi, tout occupé à prononcer correctement la phrase : *A la izquierda* ! destinée à faire tourner le postillon à gauche dans la Caïa de l'Obispo, ne remarqua point la présence d'un homme long et maigre, dont un bandeau noir couvrait l'œil gauche et dont le visage disparaissait en partie sous l'ombre épaisse projetée par les bords d'un immense sombrero.

Cet homme, accroupi sur les pavés, près de la borne, dans l'attitude d'un *lazzarone* napolitain, n'était autre que notre ancienne connaissance Morala, le frère de Carmen la baladine.

Sans doute sa présence auprès de la grille n'était pas purement fortuite et due uniquement au hasard, car, à peine eut-il reconnu Tancredi de Najac, qu'il se leva d'un bond, et s'accrochant des deux mains aux ornements en relief de la *volante*, il s'assit solidement sur l'extrémité de l'un des brancards, derrière la caisse, de façon à ce qu'il ne fût possible ni à Tancredi ni au *calesero* de soupçonner sa présence, dont ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne se fussent beaucoup préoccupés.

Après avoir articulé à plusieurs reprises et toujours avec succès, les mots : *A la izquierda* !... et ceux-ci : *A la derecha* !... le chevalier put s'écrier enfin : *Arrima* !...

La *volante* venait d'arriver devant le logis modeste où l'honnête Eloi Sandric, et la non moins honorable Yvonne Sandric, originaires l'un et

l'autre du bon pays de Vannes, tenaient un magasin de câbles, de toile à voile, de goudron, de poulies, etc....

Un message expédié la veille par les ordres de don José avait rassuré le digne couple sur le sort de leur jeune pensionnaire qu'ils auraient cru perdu sans cela, en raison de sa longue absence.

Néanmoins, comme ils n'ignoraient point qu'il avait échappé à un grand péril, ils l'accueillirent avec une cordialité expansive et l'accablèrent de chaleureuses félicitations.

Dame Yvonne voulut même à toute force l'embrasser.

Elle avait cinquante ans, la bonne personne, ce qui peut être, aux yeux de Tancredi, était quelque mérite à un baiser.

Cependant il se résigna de la meilleure grâce du monde, et subit avec un héroïsme souriant l'accolade de la digne Bretonne.

Au moment où la *volante* s'arrêtait, Morala avait quitté son poste sur l'arrière du brancard, et s'était mis à flâner d'un air indifférent le long du quai, en homme qui n'a rien à faire et qui se promène pour tuer le temps.

L'équipage havanais continuait à stationner devant la porte, un attroupement de badauds se formait auprès de lui et des dissertations s'engageaient à propos de la beauté du cheval, de la richesse des ornements et l'élégance des incrustations.

Que voulez-vous ?... les badauds de tous les temps et de tous les pays ont été, sont et seront toujours les mêmes !... Les désœuvrés qui s'assemblaient à Rome autour de la litère de César avaient dans les veines le même sang que les bourgeois de Paris, faisant une galerie aux joueurs de paume ou de cochonnet !...

Au bout d'une demi-heure Tancredi ressortit.

Il portait avec une grâce parfaite le charmant uniforme des enseignes de vaisseau du dix-huitième siècle.

A sa vue les curieux laissèrent échapper un petit murmure d'admiration qui ne laissa pas de flatter considérablement le jeune homme. Sans toucher le marchepied il s'élança sur les coussins bien rembourrés de la *volante*, en criant au *calesero*, d'un air tout à fait triomphant : *Segua* !...

Morala s'était installé déjà sur l'extrémité du brancard, entre les deux roues, et il ne descendit qu'au moment où la *volante* franchissait la grille de don José.

Le gitano reprit alors le chemin qui conduisait à son propre logis, et tout en s'éloignant il murmurait :

« Voilà qui va mal, et je crois bien que cette folle de Carmen ne sera pas contente !... »

José Rovero, averti du retour de son hôte attendait à l'entrée du vestibule. Il introduisit le jeune homme dans la maison dont il ne connaissait encore qu'une seule pièce, celle où il s'était réveillé de son long évanouissement ; il le conduisit au salon et il envoya prévenir Annunziata.

Tancredi marchait d'éblouissements en éblouissements ; humble cadet d'une famille sans fortune, jamais en France il n'avait vu rien de comparable à ce luxe qui l'entourait, et auquel les étoffes et les tentures de l'Asie, de la Chine et des Indes donnaient un cachet étrange et un caractère saisissant.

C'est avec une sorte de trouble que ses regards évaluaient les richesses accumulées dans cette demeure, et auxquelles son imagination exaltée attribuait un prix supérieur encore à leur prix réel.

Annunziata parut.

L'éblouissement du Français se métamorphosa en fascination.

La jeune fille était entièrement vêtue de blanc, la fleur pourpre d'un cactus s'épanouissait à la ceinture de sa robe de mousseline vaporeuse, une fleur pareille formait l'unique ornement de son incomparable chevelure. Elle ne portait d'autres bijoux que de lourds bracelets de sequins enroulés autour de ses poignets fins et arrondis.

Jamais Annunziata n'avait été si belle. Une émotion bizarre, inconnue, dont elle-même ne soupçonnait pas la véritable cause, mettait dans ses grands yeux de velours une flamme humide, et faisait courir un nuage rose sur ses joues satinées.

Resté muet pendant un instant par l'admira-

tion, en face de cette créature merveilleuse qui semblait si bien à sa place dans le cadre de ce salon féerique, Tancredi reprit bien vite, sinon son sang froid, du moins son assurance, et il déploya ces formes charmantes, cette galanterie de bon goût que les gentilhommes du bon vieux temps apprenaient en quelque sorte au sortir du berceau, et qui faisaient de la noblesse française, aux yeux des femmes, la première noblesse du monde entier.

Que les temps sont changés !...

Aujourd'hui les derniers descendants des plus grandes races cherchent des leçons de politesse et de *savoir-vivre* dans la fréquentation assidue des marchands de chevaux, des grooms et des jockeys !...

Ils étudient la galanterie dans les boudoirs des filles de plâtre !...

Il est vrai d'ajouter que notre époque a des chemins de fer et des télégraphes électriques et que le bon vieux temps n'en avait pas...

La compensation est-elle suffisante ?

Le siècle répond : oui / nous ne sommes point de l'avis du siècle.

L'entretien ne fut pas de longue durée. Annunziata, toujours très timide, mais plus timide encore ce jour-là que de coutume, semblait éprouver un embarras si grand et répondait à Tancredi par de si rares monosyllabes accompagnés d'une si vive rougeur, que le jeune homme, se trompant sur les causes de cet embarras, se crut importun et prit le parti de se retirer.

« Mon cher chevalier, lui dit don José en le reconduisant jusqu'à la grille extérieure, souvenez-vous que ma maison vous est ouverte et que vous serez accueilli toujours avec joie... »

— Par vous, señor, répondit le Français, j'en suis sûr et j'en suis heureux, mais par Mlle Annunziata, j'en doute.

— Pourquoi donc ? demanda l'armateur avec étonnement.

— N'avez-vous pas remarqué la froideur presque hostile que mademoiselle votre fille me témoignait ?

— Je n'ai vu que la timidité d'une enfant à qui manque l'habitude du monde, et je vous affirme que vous pouvez compter sur la sympathie d'Annunziata comme sur la mienne ; lorsque vous vous connaîtrez un peu plus, vous serez vite de vieux amis.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles qui m'encouragent à revenir bientôt.

— Et je vous répète que vous serez le bienvenu.

Tancredi serra les mains de don José et s'éloigna.

« Comme elle est adorablement belle et gracieuse, cette charmante et fière Espagnole ! se disait-il, chemin faisant ; qu'il serait doux de faire briller dans ses yeux profonds et rêveurs la première étincelle de l'amour ! d'amener sur ses lèvres roses le premier aveu d'un cœur qui n'apprend à se connaître que parce qu'il se donne ! Ah ! si j'étais riche !... Si j'étais amiral !... si seulement j'étais marquis !... je sens que je l'aimerais, cette jeune fille !... mais qui lui pourrais-je offrir en échange des millions de son père, moi qui ne suis qu'un pauvre cadet n'ayant que mon nom sans titre, et mon épée pour tout bien !... Allons, ne pensons plus à elle, car j'aurais peur d'y penser trop. »

* *

Rejoignons Morala au moment où il franchissait le seuil de la chaumière délabrée, située, comme nous le savons, non loin de la *Puerta de Tierra*.

Carmen, pensive et la tête ensevelie dans ses deux mains, se leva en entendant ouvrir la porte de la première pièce et vint au devant de son frère.

« Eh ! bien ? lui demanda-t-elle avec une ardente expression d'empressement et de curiosité.

— Un peu de patience, caramba !... répondit le musicien, il fait chaud, je suis fatigué, j'ai soif... laisse-moi m'asseoir et donne-moi l'une des bouteilles qui sont sur la planche. Je parlerai ensuite... »

Carmen se hâta de verser à boire au gitano, qui s'éleva pendant quelques secondes en se ser-